

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 38

Artikel: Cllia dâo ge
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cela d'autant plus que personne ne peut leur en fournir une explication satisfaisante.

En Espagne, en Italie, ce choix se justifierait jusqu'à un certain point; les Madrilènes, les Andalouses, les Napolitaines, les Siciliennes pouvant trouver quelque avantage à ce que leur visage, bruni par le soleil, ne soit pas encadré par une nuance délicate et pâle, qui en ferait mieux ressortir la teinte bistrée.

Mais, les Saxonnaises, généralement fraîches et blondes, auraient tout à gagner à ce que le damas de leur voiture de noce fût d'une autre couleur.

Pourquoi ne réclament-elles pas ? dira-t-on.

Nous touchons ici à un principe fondamental de l'éducation dans ce pays, où les femmes osent rarement émettre une idée et la défendre, si cette idée se heurte soit à un usage, soit à l'opinion bien connue de leur entourage masculin.

Sous ce rapport, comme en toute règle, il y a des exceptions, nous n'en disons rien ; mais, généralement, la fille apprend, par l'exemple de sa mère, à se taire quand elle ne pense pas comme le chef de la famille, et souvent comme ses frères, s'ils sont plus âgés qu'elle.

Comment donc une demoiselle bien élevée oserait-elle demander une voiture d'une autre couleur que ce jonquille, favorable aux brunes seules ?

Une telle exigence ferait pousser les hauts cris au père, qui pourvoit ordinairement à tous les frais de la solennité.

La question est de savoir pourquoi cette couleur a été adoptée.

Il est vrai que, chez nous, le jaune, emblème de la jalousie et du mécontentement, est souvent considéré par les esprits chagrins comme la couleur du ménage; toutefois, les maîtres voituriers de Leipzig ne sauraient être les ennemis du mariage, qui leur fait gagner de l'argent; ils doivent avoir d'autres raisons pour offrir aux familles de la classe aisée leurs carrosses jonquille.

Peut-être ont-ils sur les couleurs les mêmes idées que les Chinois, pour qui le jaune est sacré et réservé au *Fils du Ciel* et à ses plus proches parents, qui seuls ont le droit de le porter.

Dernièrement, pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé plusieurs personnes à cet égard.

Les unes, fort étonnées de notre question, croyaient que cet usage existait partout; d'autres ne s'étaient jamais demandé le *pourquoi* de ce qui leur semblait si naturel. Enfin, quelqu'un finit par nous répondre :

— Quand, pour faire bénir leur mariage, les ouvriers se rendent à l'église en voiture, ils prennent un fiacre quelconque, qui n'attire pas les regards et

coûte peu; ce n'est que dans la haute bourgeoisie et le commerce qu'on se permet les carrosses jonquille dont vous parlez. Il y en a eu et il doit y en avoir de bleus, mais on les trouve très rarement, parce qu'on les trouve moins élégants, moins distingués que les jaunes.

Qu'aurions-nous pu objecter ?

Si les intéressés sont contents, tout est pour le mieux; cependant, nous persistons à croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de goût et d'habitude, mais qu'à son origine ce choix a dû être motivé par une raison qui n'existe peut-être plus et qui, par conséquent, nous échappe.

J. M.

Cllia dào ge.

Quand onna mouraille dè maison est tota reïmbochè per tot que le n'a ni fenêtrès, ni portès, cein n'est diéro galé, et seimbiè que manquè oquiè. Assebin clliao que n'âmont pas vairè clliao grands mourets tots biances, lài font mettrè dè la pierre dè taille et cllioulà dâi contréveints contrè, et quand bin ne lài a min dè fenêtrès, seimbiè tot parâi que y'en a, et cein a pe bouna façon.

Eh bin, l'est oquiè d'approtseint que font clliao qu'ont z'u lo guignon dè sè crévâ on ge. N'a pas laissi lo ge éborniyi sè clliourè, ye font trairè cein qu'eïn restè, et mettont à la pliaice on ge ein verro que resseimbiè coumeint 'na gotta d'edhie à n'on vretablio, et quand bin on ne vâi rein avoué, lè z'autrès dzeins ne sè démaufiont pas qu'on sâi borgno, et s'on n'est pas mariâ, cein ne gravè pas de sè trovâ onna pernetta.

Rebeton, lo martsau, avâi on ge dè cllia sorta, qu'on arâi djurâ que l'étâi asse bon què l'autro; et quand bin n'est pas tant dié d'être borgno, Rebeton fasâi tot parâi lo farceu.

On dzo que se n'ovrà, s'étâi fé chàotâ onna petita brequa dè fai dein lo ge, cein lài fe onna mau dào diablo et sè dépatsâ dè preindrè son motchâo dè catsetta po lo sé frottâ po tâtsi dè fèrè ressailli cè fai.

— Qu'as-tou, se lài fâ lo martsau ?

— Mè su fé chàotâ oquiès dein lo ge, et lo pu pas raveintâ.

— Ah n'est que cein ! te ne sâ pas fèrè me n'ami; tè faut fèrè dinsè :

Et Rebeton sè trait son ge, fâ état dè lo panâ en deseint à se n'ovrà : « N'est pas pe molési què cein, » et lo sè remet ein pliaice.

L'ovrà, tot ébayi dè cein vairé, vâo essiysi dè trairè lo sin assebin; mâ pas mèche, et l'étâi rudo intrigâ dè cein que son maitrè lo poivè fèrè, et ruminâ après cein tota la né.

— Refèdè vâi, se lài dit lo leindéman matin !

Et lo martsau lo retrait; mâ comeint

risâi qu'on sorcier, l'ovrà sè démaufiâ d'oquiè et dit à Rebeton :

— Ora, traidè-vâi l'autro assebin !

Ma fâi, po l'autro, c'était on auto afèrè, et lo martsau fe état dè remettèrè dào tserbon su lo fû, et repond que n'avâi pas lo teïmps. Mâ l'ovrà que n'étâi pas onco tant bête, sè peinsâ bin que l'autro ne sè démontâvè pas et que Rebeton n'étâi qu'on farceu, et n'essiyâ pas mé dè fotemassi après lo sin.

De plus fort en plus fort, en Amérique.

Nous empruntons à une chronique de M. Joseph Montet, publiée dans *l'Avenir de l'Isère*, les amusants détails qui suivent :

Nathaniel Simpson, grand industriel de Chicago, reçoit la visite d'un ami de Paris, M. Louis Vernet.

— Faites-vous toujours des rails en papier ? demande ce dernier après un moment d'entretien.

— Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité : les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter : la nature. Elle n'est pas de force !

— Vraiment.

— C'est prouvé. Depuis trois ans j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Des œufs.

— Sans poules ?

— Evidemment.

— Vous voulez rire !

— Je ne ris jamais en affaires.

— Parbleu ! je serais curieux de voir ça.

— Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes remplies d'œufs d'un blanc superbe s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

— Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve ? C'est le jaune. Et cette autre cuve ? C'est le blanc.

— Et qu'est-ce que c'est que ce jaune ?

— Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

— Et ce blanc ?

— Trop long à vous expliquer : un résultat chimiquement identique au blanc d'un œuf véritable.

— Parfait ; mais la coquille ?

— Tournez-vous : on en fait sous vos yeux.

— Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans ?

— L'enfance de l'art ! Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le pre-